

Balzac

Les Chouans

Préface de Pierre Gascar



folio classique

**COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE**

Honoré de Balzac

Les Chouans

Préface de Pierre Gascar

Notice de Roger Pierrot

Gallimard

PRÉFACE

Il est intéressant de noter qu'en la personne de Balzac c'est un des plus fervents admirateurs de Walter Scott qui, au début du XIX^e siècle, rompt avec la tradition du roman historique en pourpoint. A cette époque et depuis un certain temps déjà, le médiévisme est le grand refuge des esprits mal remis des bouleversements que vient de connaître l'Europe. Le roman historique d'alors relève d'une conception mythique du passé, d'une théâtralisation et d'abord d'un choix prudent des événements qui le composent. Les époques lointaines représentent l'âge béni où les conflits du bien et du mal, aussi violents, aussi sanglants qu'ils fussent, ne comportaient guère d'équivoques. A la veille de 1830, le roman historique n'a encore d'autre fonction que d'alimenter la nostalgie du lecteur.

Balzac, le premier, prend pour sujet d'une reconstitution romanesque des faits encore proches et encore brûlants dans la mémoire de beaucoup de ses contemporains. Il ne s'agit plus de leur fournir un agréable dépaysement dans le temps, mais, au contraire, de les ramener à une des sources de leurs préoccupa-

tions présentes et de les replacer devant un choix moral et politique fondamental. Tout en appliquant les recettes du roman historique : tableaux brossés avec une ampleur épique, personnages fortement typés, abondance de détails anachroniques, Balzac introduit dans sa narration le réalisme dont il fera preuve dans ses romans de mœurs.

Ce réalisme s'exerce surtout dans la peinture des personnages secondaires, les autres continuant de relever d'une certaine convention romanesque, et ce livre constitue ainsi un des meilleurs exemples de la dualité sur laquelle l'art de Balzac, à la fois romantique et naturaliste avant la lettre, se fonde. Dans *Les Chouans*, des personnages qui, à la date près, pourraient venir de chez Walter Scott, du drame romantique et parfois même des romans d'Alexandre Dumas côtoient des types humains qui annoncent Eugène Sue, le Hugo des *Misérables* et même Zola. Mais aucun hiatus n'en résulte. Des mutations s'opèrent sans cesse, au cours du roman. Le réalisme finit par tourner au fantastique, et l'exaltation des sentiments par déboucher sur leur tableau clinique.

Les types humains décrits avec une rigueur, une brutalité déjà naturalistes, ce sont ici les Chouans, entendons la piétaille paysanne qui s'est enrôlée sous les bannières de l'Église et le drapeau du roi. Elle surgit, dès les premières pages du livre, sous les traits de Marche-à-terre, en qui le fanatisme, la cruauté et la ruse des insurgés bretons ont trouvé leur plus saisissante expression. Balzac ne s'applique qu'à faire ressortir ce qui, dans l'aspect et le comportement de

Marche-à-terre, trahit une certaine animalité, rappelle l'étroite appartenance de ces paysans au sol dont ils tirent leur subsistance. Mais, tout en restant dans une perspective sociologique, le romancier dégage la force secrète que ces hommes en sont venus à représenter.

Marche-à-terre et ses acolytes, dont Galope-Chopine et Pille-Miche (archétypes des gueux maléfiques qui vont apparaître dans la littérature du XIX^e siècle, avec le Chourineur d'Eugène Sue, les Thénardier de Hugo, etc.) sont partie intégrante du paysage, ce bocage fou-gérois dont ils connaissent chaque haie, dans lequel littéralement ils se fondent et où ils se répondent en imitant les cris des oiseaux de nuit. Doué d'une sorte d'ubiquité, ils apparaissent sans cesse là où l'on ne pouvait les attendre et s'évanouissent, leur coup accompli. Ils finissent ainsi par acquérir une existence surnaturelle et apportent dans ce livre, qui se veut non seulement roman, mais aussi document, une note de fantastique.

Le fantastique, il est vrai, est dans l'époque même qui se trouve ici recréée. La France, au lendemain de la Révolution et encore même à l'aube du Consulat, période au cours de laquelle se situe l'action du livre, est un pays hanté. Elle compte, depuis sept ou huit ans, trop de grands morts. Ils l'obsèdent. On ne tue pas, coup sur coup, des Danton, des Desmoulins, des Marat, des Robespierre, ni même un roi et une reine, sans que leurs ombres viennent ensuite provoquer plus ou moins les vivants. Toutes ces exécutions, tous ces meurtres ont créé un vertige. La mort violente est devenue la seule authentification du destin.

Il y a là un retour à certaine théâtralité romaine, sans doute, le ton des discours de l'époque en témoigne, mais aussi apparaît déjà la conception romantique de la vie vécue comme une passion et seulement vivable de la sorte. La masse des Chouans et celle des Bleus, les soldats de la République, meurt aveuglément pour une cause, un drapeau, comme on est toujours mort dans les guerres, comme on continue d'y mourir. Les autres, les acteurs personnalisés de l'histoire, bien qu'attachés à un idéal politique, cherchent dans le sacrifice un accomplissement. Ils cèdent à cette sorte d'énervement du destin sans lequel les révolutions et les contre-révolutions ne seraient sans doute pas possibles. Il détermine une flambée des sentiments amoureux. La menace de la mort ouvre les cœurs à la tendresse et devient l'aiguillon du plaisir. Michelet, à qui il faut toujours se référer lorsqu'il s'agit de l'arrière-plan moral de la Révolution, décrit très bien la frénésie sensuelle de Danton, au moment où il perd pied, cet érotisme qui se fortifie de la proximité de l'abîme. Dans *Les Chouans*, l'histoire d'amour ne se superpose pas aux événements politiques ou militaires qui constituent la trame du roman. Par sa nature, cet amour a une valeur historique : dès le début, il porte en lui la mort, et les deux amants, qui en sont conscients, s'en exaltent.

Balzac, chacun en conviendra, a donné à l'héroïne de son roman, Marie de Verneuil, plus de relief qu'au Marquis de Montauran, son amant royaliste. Le Gars (c'est le nom que les Chouans donnent à leur jeune chef, le marquis) semble annoncer, dans l'œuvre balza-

cienne, les aristocrates efféminés qui y défilèrent et dans lesquels l'auteur de *La Comédie humaine* assouvissait littérairement sa soif de dandysme. Cependant, en donnant de son héros une image un peu artificielle qui répondait à son idéal secret, Balzac renforçait par contraste la personnalité de son héroïne et forgeait ainsi un des symboles de l'époque qu'il évoquait.

Jamais les femmes n'ont été plus présentes, plus actives, plus ardentes qu'au cours de la Révolution et des années qui la séparent de l'Empire. De Lucile Desmoulins à M^{me} Tallien, de M^{me} Roland à Charlotte Corday, de Théroigne de Méricourt à M^{me} de Montcorbier, une des maîtresses de Charette (je crois la reconnaître, dans *Les Chouans*, sous les traits de la cruelle M^{me} du Gua, la rivale de Marie) que de visages féminins éclairés par la passion ! Passion politique certes, mais d'abord passion tout court, besoin de brûler la vie, de jouir des libertés que, seule, l'acceptation de la mort autorise.

« La mort était une puissante et rapide entremetteuse », écrit Michelet. Que cet impatient désir de donner à la vie, si fragile en ce temps, toute sa plénitude, de profiter des droits qu'on reconnaît aux condamnés se manifestât à l'intérieur de chacun des deux camps et favorisât des unions dictées par la communauté d'idées, la fraternité d'armes, rien de plus naturel. Mais on pourrait reprocher à Balzac d'avoir cédé au goût du romanesque en choisissant le thème de l'amour greffé sur un antagonisme, en faisant naître une passion aveugle entre le marquis de Montauran, chef des Chouans, et Marie de Verneuil dont les sym-

pathies vont à la République et qui, en tout cas, a accepté de la servir.

En fait, pendant toute la période révolutionnaire (qui, en tant que mouvement moral, s'étend jusqu'au 18 Brumaire), on a souvent observé des liaisons de cette nature, qui semblaient tirer leur force de l'opposition des idées et des origines sociales de ceux qu'elles réunissaient. Le vertige de la mort y tenait encore plus de place que dans les amours entre personnes du même camp, car les amants ennemis savaient qu'ils attireraient sur eux le châtiment réservé aux traîtres. Le général Hoche lui-même s'éprit d'une Vendéenne ; un autre général, de moindre renom, mais d'un grand courage, et qui devait proclamer sa foi républicaine jusqu'au pied de l'échafaud, Lamberty, arracha à la prison une jeune aristocrate, ancienne suivante de Marie-Antoinette, l'hébergea, en fit publiquement sa compagne, en sachant parfaitement à quoi il s'exposait. Les deux amants moururent dans la même semaine, elle d'émotion, lui sous le couperet.

Mais il ne faut pas s'arrêter à l'aspect banalement romantique de ces amours où la mort est en tiers. La haine s'y conjuguaient souvent avec le désir. Beaucoup de femmes de l'aristocratie livrèrent à la justice révolutionnaire leurs amants républicains, et la réciproque ne fut pas rare. En l'absence de perfidie véritable, le soupçon, la méfiance mutuelle rendaient la volupté plus aiguë. Au plus fort de leurs effusions, Marie et le marquis de Montauran ne cessent de se croire trahis l'un par l'autre. Comment pourrait-il en être autrement ? Les républicains, et Marie, la première, savent que

les Chouans mènent une guerre sournoise, ne reculent devant aucune fourberie, se parjurent pour leur cause. De leur côté, les Chouans n'ignorent pas que les Bleus, pour loyaux et parfois magnanimes qu'ils soient, sur le terrain des combats, comptent dans leurs rangs des agents de Fouché (Marie de Verneuil, au départ, en est un). Enfin, le double-jeu, jusque dans les états-majors des deux camps, est de pratique courante. Pris dans cet imbroglio, comme dans une toile d'araignée qu'ils ont, en partie, tissée eux-mêmes, les deux amants se déchirent et s'étreignent jusqu'au moment où la mort fond sur eux.

A travers l'action impétueuse du roman, les scènes pleines de mouvement qui arrachent le lecteur au sentiment de soi, en un mot derrière tout ce qui pourrait faire rivaliser *Les Chouans* avec les meilleurs ouvrages d'Alexandre Dumas, se développe une analyse historique qui, sans jamais se faire didactique, nous éclaire sur quelques-unes des années les plus décisives de l'histoire de notre pays. La pensée politique de Balzac, telle qu'on la découvre dans ses ouvrages postérieurs, était un curieux mélange de légitimisme et de progressisme, ce mot étant pris dans l'acception qu'il avait au début du siècle dernier. Balzac croyait à l'économie politique, science encore nouvelle alors, à la réforme rationnelle du système de production et de distribution, à l'industrie, idées peu compatibles avec les conceptions quasi-féodales qui continuaient d'être les siennes dans le domaine social. Mais sans doute ne faut-il voir dans ces dernières qu'un reflet de son fétichisme enfantin des titres, des grands noms.

Ce livre nous y autorise. Balzac qui, pourtant, « passera à côté » de la révolution de 1830 et de celle de 1848 y montre une lucidité étonnante. Plus la moindre trace de préjugés. L'état d'esprit qui régnait dans l'armée républicaine, où tous, du haut en bas de la hiérarchie, étaient unis dans la même foi, où la fraternité s'exerçait au mépris des grades, a rarement été aussi bien décrit. En montrant le courage tranquille des Bleus, leur gaieté, leur franchise, c'est le véritable peuple de France que Balzac a dépeint, à travers eux

En dépit de ses sentiments royalistes, il savait bien que l'aristocratie, aveuglée par son esprit de caste et féroce ment attachée à ses privilèges, attitude dont les nobles des provinces de l'ouest, particulièrement attardés, offraient le meilleur exemple, ne représentait pas le pays. Les chefs de la chouannerie n'étaient-ils pas prêts à l'ouvrir à ses ennemis, sur leur simple promesse qu'ils y rétabliraient le trône ? Mais les Chouans du bocage, car il faut bien revenir à eux qui, dans ce livre, restent au centre du tableau, ces paysans bretons qui, souvent, enterraient vivants ou crucifiaient leurs prisonniers, au nom de Dieu et de ses saints, ne faisaient-ils pas partie du peuple ? Si, sans doute, et, en les décrivant avec une vigueur admirable, Balzac dresse l'acte d'accusation le plus accablant pour l'aristocratie et le clergé de l'ouest.

Les Chouans, c'est le peuple défiguré, dénaturé par des siècles de superstition, habilement conduit par ses maîtres au mépris de soi, à l'ivresse de la servitude. Dans les figures désormais légendaires de Marche-à-terre, de Galope-Chopine ou de Pille-Miche, ces véri-

tables loups-garous de la contre-révolution, Balzac fait magistralement ressortir les effets du monstrueux dressage auquel les aristocrates et les prêtres de l'Ouest avaient soumis leurs sujets. Ainsi, conduit par son génie de romancier, Balzac, le légitimiste, nous a donné ici non seulement un des plus beaux romans de l'amour fou, mais aussi, et comme malgré lui, un livre d'où la Révolution française sort grandie.

Pierre Gascar.

